

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

“Le vrai n'est pas toujours vraisemblable”—dit le proverbe, et si l'on y fait attention, on verra que c'est une vérité prouvée par bien des événements. Balzac et Hugo, Dickens et Schackeray ont été, métaphoriquement parlant, couronnés du laurier, emblème du génie, pour leur remarquable talent de romanciers, parce que ce qu'ils inventaient ressemblait à la réalité. Cependant, quiconque prendrait la peine de fouiller les papiers de n'importe quel département public, verrait que les prototypes de Jean Valjean, Becky, Sharp et Pecksniff se rencontrent tous les jours dans la vie réelle, et que les ouvrages d'imagination les plus remarquables sont surpassés par des faits réels et irrécusables qui sont connus un jour ou l'autre, et que l'on ne peut nier.

Tel est le cas qui parvint récemment à la connaissance du département de la police de St-Louis, et qui fut ensuite confié à des agents secrets.

Il y a plusieurs années, une des meilleures institutrices de l'école Irving était une jeune fille, dont nous ne pouvons donner le véritable nom, mais que nous appellerons Harriett.

Elle était jolie, intelligente, elle avait tout ce qui rend une femme charmante. Elle était aimée du principal comme des élèves, sa beauté et son amabilité lui avaient gagné beaucoup d'amis. Une jeune personne aussi accomplie ne pouvait manquer d'avoir des admirateurs de l'autre sexe, et Miss Harriett en avait un grand nombre. Un seul, cependant, possédait son cœur, et la foule des courtisans diminua graduellement jusqu'à ce qu'il ne resta que Harriett et son amoureux réunis en société d'admiration mutuelle. Il était jeune. Elle était jeune. Il n'avait pas les moyens de la faire vivre, mais il voulait se marier avec elle ; et il finit par lui proposer un mariage secret, auquel elle consentit. Ils se marièrent, mais, pour le monde, ils restèrent des amoureux ; elle continua d'enseigner, il continua sa modeste carrière. Ceci dura près d'un an, le temps passant en visites dérobées, quoique ce ne fût pas le fruit défendu. Puis, le mari mourut. A un observateur attentif, sa douleur aurait paru bien vive pour une amoureuxse, telle qu'elle l'était pour tout le monde. Tous deux avaient gardé le secret de leur mariage clandestin, et la jeune institutrice se croyait sûre qu'elle était maintenant seule en possession de ce secret, et qu'il en serait ainsi jusqu'à sa mort. Elle continua sa carrière d'institutrice, et tout semblait aller au mieux pour elle.

A peu près six mois après la mort de son mari, elle rencontra un de ses ci-devant admirateurs qui l'informa poliment qu'il connaissait son secret, qu'il savait de plus qu'elle avait joui de tous les privilèges d'une épouse, sans avoir été mariée à l'homme qu'elle croyait être son mari. La jeune femme l'assura qu'elle avait été mariée, et il la défia de le lui prouver. Elle n'avait pas le certificat qui avait été donné à son mari, et elle ne connaissait pas le nom du magistrat qui les avait mariés. L'individu l'informa alors, bien tranquillement, que si elle ne se mariait pas avec lui, il rendrait son aventure publique.

Elle lui résista longtemps, mais finalement, plutôt que d'être l'objet des critiques du monde, elle consentit à ce que la cérémonie du mariage fut célébrée. Elle abandonna l'enseignement immédiatement et partit avec son mari pour un voyage de noces. Ils visitèrent toutes les places d'eau de l'est des Etats-Unis, et se rendirent ensuite à Chicago. Ils y étaient depuis peu de temps lorsque son second mari tomba subitement malade et mourut.

La veuve retourna à St-Louis, vêtue du deuil de rigueur, et lorsque les parents de son mari lui demandèrent de quelle maladie il était mort, elle répondit que c'était d'une maladie de cœur.

Après un deuil un peu court, elle laissa de côté le crêpe et reparut belle et joyeuse. Elle n'allait pas beaucoup dans le monde, mais elle était aussi jolie, aussi aimable qu'avant son mariage secret, et elle se vit encore entourée d'admirateurs. Pendant ce temps-là la famille de son second mari (qui passait pour son premier), conçut quelques soupçons, pour une raison ou pour une autre, par rapport à sa mort. Ils en parlèrent au chef de police McDonough et lui demandèrent d'envoyer un agent à Chicago pour y prendre des informations. L'agent fut envoyé, mais le chef conseilla aux parents d'employer la police secrète de Pinkerton. On suivit ce conseil et l'agent fut rappelé à St-Louis. Pinkerton employa un homme des plus habiles, et peu à peu on recueillit des circonstances qui placèrent la veuve dans une position très désagréable.

On découvrit qu'ils avaient logé dans un des plus beaux hôtels de Chicago et qu'ils avaient fait mille extravagances. Ils vivaient bien, mais ils ne paraissaient pas heureux, car le mari répétait sans cesse à sa femme qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'avait marié que pour son propre intérêt. Les gens qui les avaient rencontrés à l'hôtel ou ailleurs, assurèrent que le mari leur avait paru jouir d'une excellente santé, et le soir avant sa mort, suivant le témoignage du propriétaire de l'hôtel, il avait joué au billard jusqu'à une heure avancée de la nuit, paraissant joyeux et bien portant. Les

garçons de service dirent qu'il était très colère et qu'il se querellait souvent avec sa femme.

L'agent vit que sur le certificat de sépulture était marqué : maladie de cœur—et que le corps avait été enterré dans le cimetière “Calvary.” Il s'y rendit et on l'informa qu'une semaine après l'inhumation deux hommes étaient venus, porteurs d'un ordre, pour réclamer le corps, disant qu'il devait être envoyé dans sa ville natale. Il avait été exhumé, remis à ces deux hommes et toute trace en fut perdue.

On demanda à la veuve ce que voulait dire cet ordre ; elle nia l'avoir donné. L'agent se vit impuissant à rien découvrir. Il mit des annonces dans les journaux pour connaître les deux hommes qui avaient emporté le corps ; il promit une forte récompense. Tout fut inutile. Les hommes ne se firent pas connaître. Il rendit compte à ses supérieurs de son insuccès, et la famille en fut informée ; les recherches furent abandonnées.

Pendant ce temps-là, la jeune et belle institutrice faisait fureur à St-Louis, et huit mois après la mort de son second mari, elle épousait le fils d'une opulente famille de cette ville.

Leur mariage était heureux, ils avaient les mêmes dispositions et les mêmes goûts.

Six mois après, un vagabond, arrêté par la police de Chicago, raconta à un de ses compagnons de cachot l'histoire de l'enlèvement du cimetière “Calvary.” Cet homme avait vu les annonces publiées dans les journaux ; il avertit la police qui questionna le vagabond. Celui-ci raconta qu'un jour, il rencontra dans la rue North Wells un homme qui lui demanda s'il voulait l'aider à faire quelque chose qui le paierait bien. Il avait répondu affirmativement, et l'autre lui dit alors qu'il avait rencontré une femme qui voulait faire transporter le corps d'un ami du cimetière “Calvary” au coin des rues Prairie et Trente-et-unième, où une voiture serait prête à le recevoir. Les deux hommes se rendirent au cimetière un soir, vers six heures, mais le gardien refusa d'abord de leur livrer le corps, parce qu'il était trop tard, et il leur dit de revenir le lendemain matin.

Ils réussirent à le faire consentir en lui disant qu'il fallait que le corps partît le soir même par le train de nuit.

Ils transportèrent le corps dans une voiture, le menèrent au coin des rues Prairie et Trente-et-unième, où ils le livrèrent à un homme de couleur qui l'attendait avec une autre voiture. Le vagabond avait reçu dix dollars, il ne savait pas ce qu'avait eu son compagnon.

Le mystère ne fut jamais éclairci.

L'homme que personne ne sait avoir été le premier mari de la belle institutrice, dort maintenant sous les ombrages de Bellefontaine ; celui qui a voulu être son mari malgré elle est mort et le mystère de sa mort est enterré avec lui. Cette femme vit maintenant heureuse avec son troisième mari, bien qu'elle n'ait pas encore trente ans.

Et tout ceci est vrai et véritable, tout ce qu'il y a de vrai.

Lisez, Dumas, si vous voulez trouver quelque chose d'approchant dans des œuvres d'imagination, dans le pays des chimères.

DE TOUT UN PEU

La princesse Louise, lors de son dernier voyage à Paris, alla un soir chez sa modiste ; celle-ci s'était retirée pour la nuit, et la bonne renvoya démocratiquement au lendemain la fille du czar. Elle avertit sa maîtresse qu'elle n'avait pas voulu recevoir une madame d'Edimbourg.

—Savez-vous quelle est cette dame ? dit la maîtresse furieuse. C'est la fille du czar de Russie et la femme du fils de la reine d'Angleterre.

—Vraiment, dit la bonne avec regret, j'aurais dû mieux l'examiner.

Ce fut tout son regret.

Une femme se présente chez un photographe pour faire faire le portrait de son mari décédé depuis trois mois.

—Très bien, dit le photographe, en préparant son instrument ; avez-vous un portrait, un daguerréotype ou un souvenir de ce genre du pauvre défunt ?

—Non, répondit la pauvre veuve en pleurant, mais j'ai apporté son certificat de naissance.

—Ah ! monsieur, dit l'aimable hôtesse à l'un de ses invités, c'est bien mal à madame de vous entraîner de si bonne heure. Elle n'en fait jamais d'autres.

—Ah ! non, madame, il y a certaines maisons que j'ai moi-même beaucoup de peine à lui faire laisser.

Le capitaine Farrow avait cru faire une excellente spéculation. Il avait acheté à Tampa Bay vingt douzaines de poules à \$4 la douzaine. A Kay West, un acheteur se présente et demanda le prix. Le capitaine

mentionna \$6 la douzaine, au choix de l'acheteur, ou \$3 si lui, le capitaine, les choisissait. L'acheteur accepta cette dernière proposition et fit compter les poules. Rendu à la dixième douzaine, comme l'acheteur faisait toujours compter, le capitaine se douta du tour qu'on lui jouait, mais la parole était donnée. Il dut sacrifier les vingt douzaines à \$3, et se trouva à perdre \$20. Il jugea à propos d'abandonner le négoce.

On a vendu, l'autre jour, à Détroit, une ménagerie complète, par ordre des créanciers. Comme ces articles ne sont pas l'objet d'une cote régulière, nous donnons les prix des principaux sujets : l'hippopotame, \$2,900 ; le gnu, \$625 ; 2 porcs-épic, \$50 ; 6 singes, \$112 ; 3 hyènes, \$99 ; un jaguar, \$135 ; un kangaroo, \$100.

Le duc de Westminster, par son dernier mariage, s'est créé de singulières relations de parenté. Sa fille Béatrice a épousé le fils aîné de lord Chesham, dont la sœur Katherine Caroline vient d'épouser le duc de Westminster. Le fils de lord Chesham, né en 1878, est le neveu de sa nouvelle grand-mère, et par conséquent son grand-père est son oncle. En conséquence son père, étant le fils de son oncle, se trouve être son cousin, et sa mère est sa cousine. Puisque son père et sa mère se trouvent être ses cousins au premier degré, il est son propre cousin au second degré. Son père, étant le frère de sa grand-mère, est son grand oncle, et sa mère est sa grande tante.

On a vu des gens se suicider pour des embarras de famille beaucoup moins compliqués.

Dans le comté de Nairn, en Ecosse, les pigeons sauvages sont devenus si nombreux que les fermiers ont décidé de payer 2 pence pour chaque oiseau tué ; pour rencontrer cette dépense, ils se sont imposé une taxe de 2s. 6p. par charrie. C'est presque une fortune pour les gardes-chasse qui ont déjà collecté des centaines de louis.

On est en voie d'utiliser une foule d'animaux qu'on avait jusqu'à présent non seulement négligés, mais considérés comme de vraies plaies. La mouche à patates sert à faire une très jolie teinture rouge ; des gourmets de Paris viennent de s'offrir un dîner d'asticots et disent l'avoir trouvé excellent ; les sauterelles ont plusieurs fois été utilisées dans la cuisine américaine, et ont donné entière satisfaction ; les Chinois font avec les fourmis des plats délicieux. Ces progrès en valent bien d'autres dont on vante cependant beaucoup.

Jean de Nivelle, dans le journal le *Soleil*, parle excellentement de l'hospitalité que les Français accordent si volontiers aux étrangers :

“Au moment même où j'écrivais quelques lignes au sujet du mouvement antisémite en Allemagne, et du congrès de Dresde, une caravane de juifs arrivait à Paris et s'installait à Montmartre. Sont-ce des juifs allemands ? Sont-ce des juifs russes ? Je l'ignore. En tout cas, ce sont de malheureuses gens qui fuient devant la persécution et qui viennent se réfugier chez nous. L'hospitalité française n'est pas un vain mot et n'a pas de réputation que dans les opéras comiques. Ici, tout le monde est accueilli, parfois à bras trop ouverts, mais sans arrière-pensée. Il serait même assez curieux de faire le dénombrement des étrangers qui vivent sur le sol de notre patrie, ce vieux sol gaulois, célèbre par tant de qualités et qui se laisse toujours prendre aux belles manières des nouveaux arrivants.

“Ces choses-là sont vieilles comme le monde, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on tend la main aux étrangers, dans le pays de Gaule et de France.

“Est-il une ville au monde plus hospitalière que Paris ? Est-ce que tous les étrangers de toutes les parties du monde n'y ont pas, pour ainsi dire, droit de cité ? Ce n'est pas qu'il nous en sache rien précisément, au contraire, ils rient souvent, et à juste titre, de notre faiblesse et de notre simplicité. Mais ce vice-là est dans le sang, et franchement mieux vaut pêcher par bonté que par trahison.

“Ainsi, voilà les Allemands qui prennent la mouche, aussitôt que nous ne croyons pas devoir leur faire des avances. Quand ils viennent en France, à Paris, ils voudraient que nous leur fissions des avances, que nous eussions le sourire sur les lèvres, aussitôt qu'ils daignent paraître ! Quant à eux, ils ne se gênent guère.

“Si encore ils nous rendaient la pareille. Mais non. Quiconque a voyagé en Allemagne sait à quoi s'en tenir à cet égard. Pour peu que cela dure, on finira par considérer la France comme une vaste hôtellerie, une sorte de caravansérail où l'on aura droit de parler haut et de se plaindre du service.”

Gracieuseté médicale.

La malade d'un ton dolent :

—Enfin, docteur, ce que j'éprouve est inexplicable... Il doit se passer dans mon estomac des choses anormales !...

Et le docteur avec un aimable sourire :

—Ce sera une autopsie bien intéressante à faire !...